

GISELE HALIMI : "NON AU VIOL"

Jessie Magana

AUDACE

RÉVOLTE

SOUFFRANCE

COLÈRE

DROITS

INDIFFÉRENCE

VOLONTÉ

JUSTICE

COMBAT

INJUSTICE

LIBERTÉ

VICTIMES

CEUX QUI ONT DIT NON

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT NON

Roman historique

Depuis toujours, il y a dans le monde des hommes et des femmes qui ont su dire non à ce qui leur paraissait inacceptable...

Gisèle veut que ce procès soit exemplaire. Anne et Araceli sont d'accord. Dépasser leur propre saccage pour faire le procès du viol. Mais dans la salle d'audience, c'est parole contre parole. Les hommes affirment qu'elles étaient consentantes. Les femmes disent qu'elles ont renoncé à lutter pour rester en vie. Auraient-elles dû mourir pour que l'on reconnaisse qu'elles ont été violées ?

Comme Gisèle Halimi, Jessie Magana est révoltée par l'injustice sous toutes ses formes. Les livres qu'elle publie, ceux qu'elle écrit, témoignent de son engagement pour l'égalité entre les sexes et entre les peuples. Elle retrace ici le combat de la célèbre avocate pour la reconnaissance du viol comme véritable crime. Un combat hélas toujours d'actualité.

GISÈLE HALIMI : "NON AU VIOL"

*À Nicolas.
Aux femmes de ma vie.*

“Ceux qui ont dit non”
Une collection dirigée par Murielle Szac

Éditrice : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin
Conception graphique : Guillaume Berqa
© Actes Sud, 2013 • ISBN 978-2-330-02090-3
*Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse*

www.actes-sud-junior.fr
www.ceuxquiontditnon.fr

GISÈLE HALIMI : "NON AU VIOL"

Jessie Magana

ACTES SUD JUNIOR

1

39 AUJOURD'HUI. Ce n'est pas un bon jour. Sarah passe une main dans ses cheveux. Une poignée se détache. Vite un élastique. Un peu de fond de teint, de l'anticernes, du mascara.

Toute la famille est déjà partie. Elle est en retard. Le trajet va être long jusqu'à la rue Saint-Dominique. Elle vérifie le contenu de son sac. Tout y est.

Gisèle Halimi l'attend. Maud l'a prévenue, il faut être à l'heure. Sa grand-mère reste très occupée, mais elle serait ravie de parler à Sarah de son métier d'avocate. Surtout si c'est une vocation.

Le bus traverse lentement Paris. Sarah se laisse bercer par le ronronnement du moteur.

Ça faisait longtemps. Les rues défilent dans son demi-sommeil. Enfin, la tour Eiffel se dessine sur le ciel clair, l'arrivée est proche. C'est une petite silhouette frêle qui ouvre la porte. Le visage émacié, éclairé par les yeux sombres, pétillants. Sarah se force pour parler la première : Bonjour, je suis Sarah... Sarah ! Entre, je t'attendais. Tu permets que je te tutoie, je pourrais être ta grand-mère. Entre ! Veux-tu un café, un thé ?

Gisèle Halimi se précipite à la cuisine sans attendre la réponse. Une théière fumante répand bientôt l'odeur douceâtre de la menthe dans tout le salon. Beaucoup de livres, de tableaux, de bibelots. L'intérieur d'une grande avocate, dans l'un des plus beaux quartiers de la capitale. Tel qu'on se l' imagine. Sauf les dessins d'enfants au mur, ceux de Maud, sûrement.

Les mains de Gisèle se tendent vers la jeune fille : Alors, comme ça, Maud m'a dit que tu

voulais être avocate ? Sarah fouille dans son sac à la recherche de son bloc-notes et de son crayon : Oui, j'aimerais bien... Enfin, je me renseigne, le droit me tente bien, mais je ne suis pas sûre.

Elle ne sait pas par où commencer. Gisèle observe le crayon qui tournoie sur le pouce à l'ongle rongé. Quel étrange petit oiseau. Une brindille plutôt. On sent qu'elle voudrait se cacher derrière ses cheveux. Alors pourquoi les avoir ramassés en arrière ?

Tant de femmes, de jeunes filles sont venues à son cabinet. Elles ont tellement changé en cinquante ans et, au fond, elles sont restées les mêmes. Clientes, collègues, amies, des liens forts mais auxquels il manquait toujours quelque chose, qui n'existe qu'entre une mère et sa fille. Ce miroir. Elle qui aurait tant voulu une fille, trois grossesses, trois garçons avec, à chaque fois, cet espoir déçu. Le comble pour une avocate féministe.

Un désir enfin satisfait par la naissance de Maud.

Si elle ne fait rien, l'entretien risque de tourner court : Attends, je vais te montrer quelque chose. Elle sort. Sarah dessine sur son bloc. Des carrés, des triangles, une fleur. Repasse avec le Bic sur chaque trait.

Gisèle Halimi revient avec une grande robe noire. Sa robe d'avocate : Cette robe, c'est celle que je portais pour ma première plaidoirie. Je l'ai portée toute ma vie, je n'en ai jamais changé. Je l'ai fait rafistoler plusieurs fois, surtout les boutonnieres, là, parce que j'ai un tic, quand je suis en audience et que la tension monte : je la boutonne et la déboutonne à toute vitesse. Regarde ce tissu. Comme elle est lourde, comme elle est ample, rassurante. Je l'ai portée enceinte de neuf mois, mon gros ventre se cachait dans ses plis. Elle contient toute mon histoire, toutes les causes que j'ai défendues, mes échecs aussi.

Sarah effleure la laine sombre, lustrée par endroits : Je ne sais pas si je pourrais porter ça ! Elles rient. Gisèle plaque la robe sur elle : Elle te va bien pourtant, on fait la même taille ! Deux gamines en train de jouer à se déguiser. Sarah trouve enfin les mots : Et vous avez toujours voulu être avocate ?

Alors Gisèle raconte. L'enfance en Tunisie, dans les années 1930. La famille juive, modeste, où l'on respecte les traditions. Les filles sont une malédiction. *Béni soit l'Éternel qui ne m'a point fait femme.* À sa naissance, son père a attendu quelques jours pour digérer la mauvaise nouvelle : une fille leur était née. Et puis les rôles, bien définis : aux deux fils de porter les espoirs d'ascension sociale, les études et les encouragements. Aux deux filles d'apprendre tout ce qui fait une bonne épouse et une bonne mère : le linge, la cuisine, le ménage. Et tout de suite, très jeune, cette envie que sa vie ne soit pas ça. Boulimie

de lectures, de savoir. Étendue à plat ventre sur le sol, lisant à la lumière d'une ampoule faiblarde fichée dans une prise au bas d'une porte. Concours de nage, à perdre haleine, avec les garçons. Mais surtout, une incapacité à accepter l'injustice. Pourquoi, parce qu'elle est simplement née fille, ne pourrait-elle avoir un métier, une passion, voyager, rencontrer toutes sortes de gens, ne pas se marier ?

Au fond d'elle-même, elle ne se trouvait pas inférieure aux garçons. Pourtant, elle était traitée comme telle. C'était donc ça l'oppression. Elle était une victime. Mais une victime n'est pas forcément passive. L'oppression pouvait se combattre. C'est là qu'est née la vocation. D'un côté ceux qui oppriment, de l'autre les humiliés et les offensés. Elle avait choisi son camp. Sa mère, le doigt sur la tempe : Gisèle, elle ne veut pas se marier, elle veut étudier. Après

le bac, elle a quitté la famille pour faire son droit à Paris, est revenue passer brillamment le concours du barreau de Tunis. A gagné le concours d'éloquence.

Sarah voit l'avocate entrer en scène. Une voix douce, qui porte loin pourtant. On sent les années passées à rouler les mots dans la bouche, jusqu'à ce qu'ils sonnent parfaitement, les scansionnements posés là où il faut, les silences ménagés. Gisèle Halimi déploie tout son art devant la jeune fille qui ne prend plus de notes depuis longtemps, qui la regarde et l'imagine, toute petite face aux ténors du barreau, déboutonnant et reboutonnant sa grande robe noire.

Gisèle s'interrompt : Oh Sarah, je suis désolée, je parle, je parle et l'heure tourne, j'ai un autre rendez-vous, et je suis loin de t'avoir tout dit. Il manque même l'essentiel. Veux-tu revenir, la semaine prochaine, même heure ?

Le thé a refroidi dans sa tasse sans que Sarah y ait touché. Oui, bien sûr, il faut qu'elle revienne, elles ne se sont pas tout dit.